



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 11 (2015)

*Éduquer le peuple : un projet de transformation
des sociétés latino-américaines au début du XXe siècle*

Rogelio DE LA MORA V.

www.hisal.org | septembre 2015

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/delamora2015>

Éduquer le peuple : un projet de transformation des sociétés latino-américaines au début du XXe siècle.

Rogelio DE LA MORA V*

Si la préoccupation pour offrir un enseignement à la classe populaire a été présente chez certains penseurs du siècle appelé «siècle utopique», c'est de la critique du système éducatif officiel et de la revendication pour une instruction propre aux travailleurs qu'ont surgies les premières universités populaires en France de la fin du XIXe siècle. Peu de mois après l'affaire Dreyfus, le mouvement s'étend et dépasse les frontières nationales, créant des institutions similaires dans différents pays européens dont l'Espagne et l'Italie. Au tournant du siècle, les idées concernant une rencontre entre intellectuels et ouvriers a traversé l'Atlantique, coïncidant avec les thèses soutenues par Enrique Rodo et le mouvement «ariéliste» en Amérique latine. L'auteur d'*Ariel* exhortait les jeunes à être les promoteurs du changement en s'appuyant sur la démocratie et sur la science, raison pour laquelle on pouvait penser que l'éducation populaire se transformerait en axe d'une action politique. «Aller vers le peuple» se convertira en une devise et prendra une signification très précise pour les hommes de lettres, dans leur ardeur à contribuer à l'émergence de nouvelles élites provenant du monde ouvrier naissant. On parlera bientôt de la création d'universités populaires (Up) en Argentine, au Costa Rica, à Cuba, au Guatemala, au Pérou, au Mexique et en Uruguay.

Les intellectuels les plus reconnus s'intéressent à l'entreprise : José Vasconcelos, Pedro Henriquez Ureña, José Ingenieros, José Carlos Mariátegui, Miguel Angel Asturias, Lombardo Toledano, Haya de la Torre, Martin Luis Guzman..., comme cela est bien connu. La position politique du groupe social appelé intellectuels est défini par ce qui les relie : le désir de partager «leur» savoir avec le peuple, afin de transformer la

* Enseignant Chercheur, IIH-S Universidad Veracruzana.

société. Cependant, il existe peu d'éléments historiographiques sur ce thème important. Le présent travail a comme objectif de décrire les conditions qui sont à l'origine des universités populaires et de leur développement sur le sous-continent, en établissant des parallèles avec celles créées précédemment en Europe. Il est question ici de mettre en lumière le rôle joué par les intellectuels latino-américains et l'échange des idées avec leurs homologues européens, en privilégiant autant les structures de sociabilité que les itinéraires et les œuvres. On verra également comment la catégorie nouvellement connue sous le terme d'intellectuels acquiert toute sa signification à travers les Ups, tribunes à travers lesquelles leurs membres s'affirment en tant que tels.

Les premières universités populaires

À la fin du XIXe siècle, les premières universités populaires sont créées en France pour permettre aux intellectuels de rencontrer la classe ouvrière¹. Un des ancêtres des Up paraît être l'«art social», courant qui affirme un esprit de rébellion et qui mobilise des groupes de jeunes intellectuels –même si le mot *intellectuel* n'est pas encore inventé–, envers la classe populaire, au début des années 1830 (MC WILLIAM, 1993). Mais surtout il faut souligner que le dynamisme, la vitalité et même les faiblesses des Ups est pour l'essentiel produit par le choc frontal du cas Dreyfus (WINOCK, 1999 : 22). La première de ces institutions, «la Coopération des Idées», date d'avril 1898. L'initiative en vient d'un ouvrier sculpteur autodidacte, George Deherme, dont l'objectif est de former les cadres d'un mouvement syndical coopératif. En peu de temps, le mouvement s'amplifiera, et comptera dans ses rangs des figures telles qu'Emile Zola, Anatole France², Ferdinand Buisson, Emile Duclaux et Laurent Tailhade. Ainsi, Anatole France inaugura «les soirées ouvrières» à Montreuil, puis «L'Emancipation», et établit «L'Eveil» dans les 1^{er} et 2^{ème} arrondissements de Paris. Dans un de ses discours inauguraux, France réaffirmera sa conviction dans le pouvoir libérateur de la science en même temps que dans le fait que l'ignorance nourrit les préjugés : «L'Université populaire doit diffuser les richesses intellectuelles longtemps restées enfermées et réservées à une minorité bourgeoise et elle doit permettre

¹ Comme nous le savons, le terme «intellectuel» apparaît pour la première fois vers 1898, dans la presse, utilisé par Maurice Barrès, avec une connotation péjorative, pour désigner des écrivains, des professeurs, des avocats, médecins et philosophes qui prennent parti pour Dreyfus. Cette nouvelle catégorie, les intellectuels, intervient dans le débat public et nombre de ses membres fondent ou soutiennent les universités populaires. Le vocable s'entend exclusivement à des représentants de la gauche jusqu'en 1919, année où Charles Maurras, face au camp nationaliste, et en réaction à la «Déclaration d'indépendance de l'esprit», entreprise par Romain Rolland et publiée dans *L'Humanité* du 26 juin, lance un appel pour un «Parti de l'intelligence» dans *Le Figaro*. Les signataires y affirment que, face au danger communiste, il est nécessaire de protéger l'opinion publique. Ce manifeste est considéré comme la naissance des intellectuels de droite.

² Pendant l'affaire Dreyfus, immédiatement après la signature de Zola dans le célèbre «J'accuse», on rencontre Anatole France, un des pères fondateurs»

d’acquérir, non pas toute la science, mais la méthode qui facilite le moyen de conduire l’esprit dans toutes les directions désirées»³. En fait, l’Up apparaîtra comme un centre de vulgarisation des sciences sociales, exclues des lieux d’apprentissage traditionnels. Les activités récréatives –bals, excursions, fêtes familiales, théâtre, bibliothèques–, et les cours professionnels que les Ups réalisent correspondent mieux aux aspirations culturelles et professionnelles des inscrits. Entre 1899 et 1914, grâce aux intellectuels, sont créées en France deux-cent-vingt-deux universités populaires, concentrées sur les grandes villes. Dès cette impulsion massive initiale, se constitue la Société des Universités Populaires, présidée par le professeur de philosophie Gabriel Séailles. Immédiatement après, Deherme fonde la Fédération des Universités Populaires.

La tâche des institutions consiste à éclairer les ouvriers et les artisans, à éveiller en eux la conscience de leur situation, dans le but d’un meilleur discernement au moment d’exercer leur droit de vote. Les hommes éclairés comprennent que l’école traditionnelle est insuffisante pour combattre l’ignorance, raison pour laquelle ils considèrent urgente une éducation propre à la classe ouvrière qui serait capable de former des prolétaires libres. Il s’agit également d’étayer l’instruction publique et d’atteindre des secteurs de la société en marge du système scolaire. Surtout, est recherché un rapprochement entre les intellectuels et les ouvriers, deux catégories en processus de développement. L’une a besoin de l’autre pour s’affirmer. Les ouvriers ont besoin des hommes de lettres pour acquérir des outils méthodologiques. Les intellectuels ont besoin des ouvriers pour être en contact avec une expérience de vie concrète (REBÉRIOUX, 1974 : 133-236). Il s’agit de connaître le peuple, de l’éduquer, dans la perspective de contribuer à la réconciliation des classes sociales. L’œuvre éducative doit permettre l’émergence de nouvelles élites surgies du monde ouvrier, capables de servir de courroies de transmission du discours naissant destiné au peuple.

De l’ambiance produite par ces événements surgissent deux figures qui résidaient temporairement dans la capitale française, le Péruvien Manuel Gonzalez Prada⁴ et l’espagnol Vicente Blasco Ibáñez. Ils ne se connaissent pas, ou tout du moins nous manquons d’information à ce sujet, mais ils vivent dans la même ville pendant l’année 1891. Le premier assiste régulièrement aux cours bihebdomadaires donnés par Ernest Renan et Gaston Maspero au Collège de France, et prend connaissance de l’œuvre de l’un des intellectuels les plus influents de l’époque, Anatole France, «le fils de Renan»⁵. De son côté, Blasco Ibáñez, pendant son exil de dix-huit mois pour raisons politiques, se nourrit du naturalisme de Zola, rencontre George Clémenceau et établit des contacts

³ FRANCE, Anatole. Discours inaugural à l’Emancipation de Grenelle, « Prolétariat et science» (cité par MERCIER, 1986 : 292).

⁴ González Prada réside brièvement à Madrid (1897), où il rencontre Pi et Margall (disciple de Krause, traducteur des œuvres de Proudhon), ainsi que les intellectuels espagnols les plus en vue.

⁵ Cité par Chang-Rodriguez 1957 : 66.

avec les républicains espagnols. Il racontera ces expériences dans ses *Impresiones de un emigrado* (1891).

À cette période, la presse écrite s'occupe du développement des Bourses du travail, installées surtout dans les pôles industriels et économiques du pays⁶, dont l'objectif est de regrouper les syndicats. Cette impulsion produira la Fédération des Bourses du travail, rapidement récupérée par les syndicats révolutionnaires qui lui impriment une nouvelle orientation, destinée à l'émancipation des ouvriers syndiqués, grâce à l'éducation. Fernand Pelloutier (1867-1901) en est le théoricien et le promoteur. Elle a pour objectif que les ouvriers réussissent à se défaire de l'influence du système éducatif en vigueur, qu'il soit issu de l'école laïque ou religieuse. Les Bourses du travail créent en leur sein des bibliothèques, des périodiques et un musée social. Elles dispensent des cours d'enseignement professionnel à leurs adhérents. Le contenu intellectuel est assuré par des militants anarchistes convertis au socialisme, parmi lesquels Jean Allemane, qui mettra l'accent sur le caractère éducatif des Bourses du travail, considérées comme la porte d'entrée des universités populaires (Hamelin : 2001 : 4). Il faut évoquer ici le grand soutien d'Allemane –ainsi que du dirigeant socialiste Jean Jaurès à la création des Ups– que l'on verra aux côtés d'Anatole France dans des moments comme celui où il inaugurera «L'Emancipation du XVème», à Grenelle, Paris, le 4 mars 1900. Pendant les dernières années du XIXe siècle, l'éducation dans le mouvement syndical était graduellement devenue le centre de gravité du dit mouvement.

Gonzalez Prada ainsi que Blasco Ibáñez reprendront le chemin de leurs pays respectifs, Prada en 1898, Blasco peu après pour ensuite revenir en 1902. Ce deuxième séjour coïncide avec celui du poète Antonio Machado, qui travaille avec son ami Gomez Carrillo à l'ambassade du Guatemala⁷. Malgré le fait que le dreyfusisme commence à perdre de la vigueur (Zola meurt le 29 septembre), il règne en France un climat de confrontation idéologique et d'ébullition politique. Pendant cette année 1902, se créent huit universités populaires supplémentaires, parmi lesquelles une Up juive sous la présidence d'Alexandre Marmorek, dont les membres se recrutent à travers le sionisme, représenté par Bernard Lazare et Max Nordeau (MERCIER, 1986 : 127).

Deux ans après les débuts de l'expérience française, est fondée en Italie la première Up, à Turin, en novembre 1900. Quasi simultanément, avec l'appui de Gabriel d'Anunzio, surgissent d'autres Ups dans différentes villes de la péninsule italienne, surtout dans le centre et dans le nord. A la différence de propositions similaires organisées par des membres de la bourgeoisie libérale, les Ups se convertissent en

⁶ La première Bourse du Travail a été créée à Paris en 1887.

⁷ Antonio Machado (1875-1939) effectua un premier séjour à Paris en 1898, travaillant comme traducteur aux éditions Hippolyte Garnier. Pendant ce second séjour, il rencontre Rubén Darío et observe les manifestations de dreyfusards. Il retournera à Paris avec une bourse, neuf ans plus tard. Au sujet de certains passages de l'expérience parisienne de Machado, consulter Les Mémoires de Pío Baroja, en *Obras completas, y Rubén Darío: La vida de Darío escrita por él mismo*.

points de convergence d'intellectuels de tous bords. Un exemple en est la participation d'Enrico Corradini, l'un des représentants les plus en vue du nationalisme de l'époque (plus tard, compromis avec le fascisme), qui, pour le compte de la Società di Minerva, dicte à l'Université populaire de Trieste une conférence sur l'émigration italienne en Amérique du Sud, le 14 janvier 1909⁸.

Antonio Gramsci, auteur du texte le plus important sur la fonction éducative et politique des intellectuels, dans lequel il soutient la nécessité de créer une culture propre aux travailleurs, signalera plus tard qu'à Turin il manquait encore une organisation œuvrant légitimement au nom des travailleurs. Il pensait que les universités devaient abandonner leur apolitisme et leur rôle de diffuseur de rhétorique pour sélectionner et former les personnels dirigeants pour l'économie et le service public. C'est ainsi que l'université populaire représentait, pour l'auteur des *Quaderni del carcere* une «simple aventure de philanthropie bourgeoise» et proposait une «association culturelle» qui aurait l'avantage de rassembler des intellectuels impliqués socialement, pour accomplir des tâches en adéquation avec le mouvement socialiste (GRAMSCI, 1947 : 15-16, 25-26). Dans les colonnes d'*Ordine Nuovo*, Gramsci insistera sur la nécessité d'offrir aux ouvriers une éducation politique et culturelle permettant la réorganisation de la société italienne. C'est à travers cette publication que José Carlos Mariátegui, qui vivait alors en Italie, suivra les débats de la gauche européenne au sujet des événements d'après-guerre, tout en observant la façon dont ce groupe, soutenu par des penseurs historicistes comme Benedetto Croce, se mettra en relation avec la classe ouvrière (MILLAR, 2008 : 14).

Dans la péninsule ibérique, l'Espagne de la seconde moitié du XIXe siècle se trouve dans un grand retard par rapport aux nations plus développées du nord de l'Europe. Son système éducatif en particulier se caractérise par une centralisation excessive, dont la direction est gangrénée par l'esprit de bureaucratie, et compte avec un corps de professeurs peu dynamiques et fonctionnarisés. L'Université centrale de Madrid domine le regroupement des institutions d'éducation supérieure, ses professeurs obtenant les plus hautes rétributions et elle est seule à pouvoir attribuer les doctorats. Cette situation se maintient jusqu'aux réformes de l'éducation, après que le pays s'est vu secoué par deux crises : celle de l'état-nation, due à l'impact de la déroute face aux Etats-Unis, et celle de la société civile dans les zones d'industrialisation rapide, aux alentours de 1898 (VILAR, 1974). Le mouvement de réforme surgit d'un groupe de jeunes de la plus petite des universités, l'Université de Oviedo, tous formés au krausisme⁹, parmi lesquels se détachent Leopoldo Alas-Garcia y Ureña «Clarín». A

⁸ « Emigrazione italiana nell'America del Sud », L'Université Populaire de Trieste. Disponible sur: URL:http://www.unipoptrieste.it/index.php?option=com_content&view=article&id=7&Itemid=13 (consulté le 14.05.2011).

⁹ Mouvement de renouveau spirituel et éducatif, à partir de la pensée de Karl Friedrich Krause (1781-1832) qui est importé avec succès en Espagne par Julián Sanz del Río. Un moment important de cet élan

partir de 1900, ces idées inspirent les réformes effectuées par le nouveau ministre de l'Education Publique, qui impliquent la création de facultés de Lettres et de Sciences, sur la base de disciplines nouvelles, l'introduction des sciences sociales en Droit, et la création de bourses. Ces changements ont emprunté des éléments au système universitaire libéral britannique (CHARLE, 1968 : 113-114).

Le mouvement d'extension universitaire, «The University Extension Movement», est un modèle alternatif d'éducation, antérieur aux universités populaires, dont les débuts datent des années 1880, à Cambridge et à Oxford. Il est question ici d'envoyer des conférenciers dans les secteurs les plus défavorisés de la société, afin d'avoir une influence directe dans l'éducation du pays. Grâce à cette dynamique éducative, les étudiants adoptent comme devise «apporter l'université au peuple». En peu de temps, le projet s'étendra aux vingt-huit états des Etats-Unis d'Amérique, où se crée simultanément un état national fort et un système universitaire d'une grande rigueur, creuset d'un nouveau modèle culturel¹⁰. Depuis le début du XXe siècle, émerge le modèle américain comme voie nouvelle à une éducation supérieure «de masse», ainsi que celui de la recherche au sein des mêmes institutions, sur la base des générations d'étudiants surgis des *graduat studies*, inspirées du modèle allemand¹¹ *Arbeitsgemeinschaft*¹².

Ces universités ouvertes, après Oviedo et Turin, s'implantent à Vienne, toutes en qualité d'universités populaires reliées aux universités traditionnelles. Elles réalisent leurs activités dans les locaux des universités qui les accueillent avec leurs professeurs et leurs méthodes traditionnelles. En général, alors que dans les pays saxons se cristallise l'extension universitaire, dans les pays latins les intellectuels prennent le chemin des universités populaires. De fait, l'université d'Oviedo utilise indistinctement les termes de «classes populaires» et d'«université populaires» avec la volonté de marquer la différence qui la sépare des conférences traditionnelles. A partir de 1901-1902, ses cours, gratuits, sont destinés aux ouvriers. D'autres institutions identiques verront le jour à Gijón, Avilés et Felguera, puis à Séville et La Coruña.

est la création de l'Instituto de Libre Enseñanza (1876), par Hermegildo Giner de los Ríos.

¹⁰ Voir : TOURAIN, Alain. 1972. *Université et société aux États-Unis*. Paris. Éditions du Seuil; MARRIOTT, Stuart. 1987. «Un rôle pour les universités ? Réactions françaises au mouvement d'extension des universités en Angleterre dans les années 1890», dans Ueberschlag, George et Muller, Françoise (coord.). *Éducation populaire. Objectif d'hier et d'aujourd'hui*. Lille, Presse Universitaire de Lille.

¹¹ En 1925, les classes populaires et la classe moyenne représentent 6,8 % du total des étudiants, concentrés dans cinquante-cinq collèges et universités. Cependant, les universités de plus grand prestige, comme Harvard, Princeton ou Columbia, émettent des normes pour écarter les minorités, considérées comme indésirables (Charle, 1968 : 89).

¹² Prise à son tour du modèle danois, l'idée de base consiste à diffuser les connaissances à un auditoire le plus large possible par le moyen de conférences.

C'est alors que Vicente Blasco Ibáñez retourne dans sa Valencia natale et crée la première Up en Espagne¹³, en 1903 (jusqu'en 1928, année du décès de l'écrivain). En plus de la Universidad Popular de Valencia, sont fondées six autres Ups : celle fondée dans l'Ateneo de Madrid, la capitale, en 1904 (jusqu'en 1911); celle de Séville, en 1905 (jusqu'en 1910); la Popular Católica de Valencia, en 1906 (jusqu'en 1915); celle de la Coruña (à l'initiative de Wenceslao Fernandez Flores), en 1906; celle de Ourense en 1906 (jusqu'en 1916, puis entre 1927 et 1930), et celle de Segovia, en 1919 (jusqu'en 1928). Cette dernière se constitue avec la participation d'Antonio Machado, qui réside dans la ville jusqu'en 1931.

Selon Leopoldo Palacio¹⁴, les jeunes de l'Ateneo de Madrid fondèrent l'Université populaire dans les locaux mêmes de l'Ateneo, ce qui leur permettait de bénéficier ainsi des subventions du gouvernement. Les Ateneistas donnaient des conférences et des cours –extra et intramuros– dans des groupes ou des sociétés ouvrières, combinés à des visites dans des musées, entre autres activités. A la différence de l'expérience française, où les Ups obéissaient à un projet et furent mises en œuvre par des organisations sociales très spécifiques, en Espagne, la première d'entre elles surgit à l'initiative personnelle d'un intellectuel auto-déclaré, Blasco Ibáñez. Les six autres apparaissent de manière désordonnée. Cependant, on peut observer certaines similitudes entre elles, comme leur indépendance vis-à-vis du gouvernement et une liberté quant au choix des intervenants.

Avant la fin de la première décennie du siècle suivant, Buenos Aires est la scène d'une rencontre entre les deux pères fondateurs des universités populaires françaises et espagnoles, Anatole France et Blasco Ibáñez¹⁵, en 1909. Il est encore difficile de savoir jusqu'à quel point ce fut une coïncidence, cependant cette même année apparaît dans la ville une «Université ouvrière», qui se présente à la fois comme Université populaire et comme Extension universitaire (PORTOCARRERO, 1994), cas similaire sous d'autres latitudes¹⁶. Les deux écrivains se retrouvent dans la capitale à l'invitation de Faustino da

¹³ Voir BLASCO IBAÑEZ, Vicente. 1903. *La Universidad Popular* (conférence de l'année 1903); compilée par le sténographe Jose Ibáñez Taso. Valencia: Ed. M.Prades; BALSEIRO, José Agustín. 1949. *Blasco Ibáñez, Unamuno, Valle Inclán, Baroja : cuatro individualidades de España*. Nueva York: E.Torres; LOUBÈS, Jean Noël et LEON ROCA, José Luis. 1972. *Vicente Blasco Ibáñez, diputado y novelista; estudio e ilustración de su vida política*. Toulouse: France-Ibérie recherche.

¹⁴ Financé par l'Université de Oviedo, pour un voyage en France, en Belgique, en Suisse et en Allemagne (1901-1902), Palacios est l'auteur d'un livre indispensable pour connaître les universités populaires en Espagne: PALACIO MORONI, Leopoldo. 1908. *Las universidades populares*. Valencia: F. Sempere y Compañía Editora. Voir aussi : GUREÑA, Jean-Louis. «Las casas del pueblo y la educación obrera a principios del siglo XX», *Hispania*, LI/2, no. 178, 1991.

¹⁵ A cette époque, l'écrivain espagnol jouissait d'une grande popularité, tant à Buenos Aires qu'à Lisbonne, où il s'est installé. Des années auparavant, Rubén Darío avait publié un article élogieux, «Con Blasco Ibáñez», dans *La Nacion*, Buenos Aires, juin 1905.

¹⁶ Palacios explique que seule la Belgique formait des organismes parfaitement indépendants (PALACIOS 1908 : 11).

Costa, directeur du théâtre de l’Odéon. Au Conservatoire, où se tiennent les réunions, Anatole France dissertra sur l’œuvre de Rabelais, *Gargantua et Pantagruel*¹⁷. Blasco Ibáñez parlera de Cervantes, des peintres de la Renaissance, de la Révolution française et de Napoléon Bonaparte, de questions sociales, de Wagner, de sciences, d’Argentine. Les conférences des deux distingués hommes de lettres s’alternent de telle façon qu’Anatole France a l’occasion d’écouter une conférence du singulier orateur naturaliste, admirateur d’Emile Zola, dont les œuvres les plus importantes sont accessibles en français. Pendant son voyage vers la capitale argentine, Anatole France a effectué une escale à Rio de Janeiro, pendant laquelle il a été reçu, au sein même de l’institution, par Rui Barbosa, président de l’Académie Brésilienne des Lettres. Dans son discours, Anatole France, académicien également et futur Prix Nobel de Littérature, fut prolix à son tour, sur des figures comme Machado de Assis, José Veríssimo, le Ministre des Relations Extérieures Barão do Rio Branco et, plus particulièrement sur Auguste Comte, créateur du positivisme¹⁸. Sur le chemin du retour, il effectuera une escale à Montevideo, puis de nouveau au Brésil, à Rio de Janeiro puis à São Paulo (BROUSSON, 1928).

Quant à Blasco Ibáñez, après neuf mois – pendant lesquels il voyage et donne des cours au Chili et au Paraguay, il reviendra en Espagne pour repartir en Argentine (jusqu’à 1913). Ses expériences dans ce pays sud-américain seront regroupées dans son livre *La Argentina y sus grandeszas*. Plus tard, il visitera Cuba et le Mexique, où il connaîtra Venustiano Carranza et écrira un texte polémique, *El militarismo mejicano* (1918).

Les singularités de l’expérience latino-américaine

À l’époque où les Ups européennes entrent en crise et que beaucoup d’entre elles disparaissent avec l’arrivée de la Première Guerre mondiale, l’Amérique latine donne naissance à des institutions homonymes qui ont leurs propres caractéristiques. Quelle relation existe-t-il entre les unes et les autres? Dans le cas où une relation existe, quelle est la nature de ce lien et en quoi consiste-t-il? Dans quelles circonstances ont été créées les premières Ups et qui les a promues dans le sous-continent? Comment le monde ouvrier – ou les composantes des classes subalternes a-t-il réagi? A quoi sont dûes l’intensité et la brièveté du mouvement des Ups en Amérique latine? Voici quelques-unes des questions auxquelles nous tâcherons de répondre dans la présente section.

¹⁷ Publiées en espagnol des années plus tard : *Rabelais y chuzcashazañas de Pantagruel*. 1933. Madrid: Sociedad General Española de Librería.

¹⁸ Les textes de ses conférences apparaissent dans Anatole France *Oeuvres Complètes*. Paris, Calmann-Lévy, 1928.

Bien que depuis le commencement du projet de la Modernité¹⁹, différents groupes d'intellectuels (libre-penseurs, socialistes, athées) se lancent dans la tâche de rédiger un programme éducatif qui combatte la toute nouvelle économie industrielle et ses grandes inégalités, ce sont peut-être les anarchistes qui s'engagent le plus dans la mise en œuvre de ces paradigmes. A partir des années 1860, véhiculés par des réfugiés ayant participé au *Resurgimiento* italien et/ou à la *Commune de Paris*, les postulats des théoriciens européens socialistes et anarchistes (Proudhon, Blanqui, Bakounine) arrivent en Amérique latine. Bientôt se créent des sections de l'Association Internationale des Travailleurs (AIT). Quelques-unes d'entre elles arrivent à se fédérer : la Federación de Obrera Regional Argentina (F.O.R.A.), la Federación de Obrera Regional Uruguay (F.O.R.U.), la Federación Cubana del Trabajo, la Federación Obrera Internacional (en Bolivie), la Casa del Obrero Mundial (C.O.M.) au Mexique.

C'est dans ce contexte que des expériences du «savoir libéré» dans différents pays d'Amérique latine peuvent être considérées comme des précurseurs immédiats des Ups. A titre d'exemples, nous évoquerons quelques-unes d'entre elles. González Prada revient d'Europe (1898), où il renonce au positivisme en entrant au contact avec les idées des théoriciens anarchistes. Par la suite, il annonce publiquement l'union des intellectuels et des travailleurs, alliance dont la mission consistera à construire une nouvelle patrie, et se fait le chantre d'une éducation plus étendue et plus intensive, dans la perspective de «libérer le peuple péruvien»²⁰. Selon Chang, «Ces idées furent accueillies avec enthousiasme par ses jeunes disciples, par Mariátegui et Haya de la Torre, en particulier», mais également par José Santos Chocano et César Vallejo, entre autres. Comme nous le verrons plus loin, peu d'années après la mort de l'anarchiste (1921), Haya de la Torre fondera les Ups «González Prada», «dans lesquelles il mettrait en pratique l'idée d'unir les ouvriers aux intellectuels» (CHANG, 1957 : 96,102,123,125). En Argentine, on sait également qu'Alfredo Palacios fonda la « Sociedad Luz », un espace de formation et de diffusion de la culture, dans les quartiers ouvriers «La Boca» et «Barrancas» de Buenos Aires (1899); dans cette même capitale fédérale, sous l'influence de Joaquin V. González (1907-1930), se met en marche un programme d'extension universitaire, à l'Université Nationale de la Plata (VON REICHENBACH, 2004 : 90-193, Herrera, 2010). Au Mexique, la COM, créée en 1912, établit une école rationaliste, inspirée du modèle de Ferrer Guardia en Catalogne, avec l'objectif que le travailleur puisse compter sur les moyens nécessaires à son auto-émancipation, à partir d'une base scientifique et rationnelle, à travers une éducation indépendante qui ne «corrompe» pas les esprits. A cette fin, il organise des cours, des

¹⁹ Nous sommes conscients de la critique impulsée par Enrique Dussel et d'autres penseurs contemporains latino-américains à propos de la colonialité du savoir. Cependant, nous nous référerons ici à la Modernité traditionnelle, articulée autour du cadre historique du progrès de l'esprit humain, de Condorcet et Turgot.

²⁰ « El intelectual y el obrero », discours lu à la Fédération des Ouvriers Boulangers, le 1^{er} mai 1905.

cycles de lecture pour adultes et des conférences destinées aussi bien aux ouvrières qu'aux ouvriers. Les cours, dispensés bénévolement par Jacinto Huitrón, J. Lozano, G. Olivares, Antonio Díaz Soto y Gama, y Rafael Taylor, membres de la Confederación Cívica Independiente, et du «Grupo Luz», portent sur l'arithmétique, la sténographie, le solfège, le castillan, l'anglais, la comptabilité de caisse, la tenue de livres comptables, la chimie, la composition littéraire, le dessin, l'histoire, l'art du discours et cosmographie. L'École de reçoit pas de subsides du gouvernement et ouvre tous les jours, de 19 à 21 heures; seuls les jeudis et les dimanches sont destinés à des conférences sur des thèmes syndicaux, philosophiques ou économiques.

Avec la suppression de la COM en 1916, ce type d'expérience éducative liée à la classe ouvrière au Mexique, prendra fin (CÓRDOBA, 1971 : 44). Tous ces laboratoires d'idées dans le domaine de l'éducation mutualiste sont en harmonie avec une tradition du mouvement ouvrier, et ont pour défi d'instruire le peuple afin qu'il prenne conscience de son destin. En revanche, dans les Ups, l'éducation du peuple sera implicite, et laissée aux intellectuels. Il est à noter que l'organisation et la multiplication des institutions analysées plus loin ne pourraient se comprendre sans prendre en compte les conditions économiques et sociales du sous-continent de l'époque, marqué par une ardeur modernisatrice – synonyme d'industrialisation – spécialement à travers des capitaux étrangers, et le développement des secteurs ouvriers et des classes moyennes qui en résulte.

Les Ups – elles-mêmes, lieu de l'engagement des intellectuels « modernes » –, entrent en scène dans le cadre de la Révolution mexicaine (1910-1920), de la Première Guerre mondiale (1914-1918), de la Révolution russe (1917) et du mouvement de réforme à Córdoba (1918). Ceci ne signifie pas qu'avant de tels événements il n'y avait pas d'universités. Elles existaient mais elles se consacraient à la formation de juristes et de médecins. La tentative ou la transformation d'universités traditionnelles ou classiques en universités étendues, ou Ups, tient au fait que pour la première fois, et dans un élan désintéressé, les intellectuels se sentent le devoir de partager leurs connaissances avec ceux qui n'ont pas eu comme eux le privilège d'étudier.

Pour accompagner les fêtes du Centenaire de l'Indépendance (1910), Justo Sierra organise l'Universidad Nacional de México (UNM). Comme le note Pedro Henríquez Ureña, son élaboration a surtout été inspirée par le modèle napoléonien français qui privilégie l'enseignement sur la recherche, d'une part, et d'autre part sur le modèle allemand d'Humboldt, qui met l'accent sur la recherche. C'est également selon les concepts d'Humboldt qu'a été créée la Escuela Nacional de Altos Estudios, tandis que les écoles de Droits et de Médecine ont été inspirées par la tradition française. Un des objectifs de l'UNM consistera à adopter un troisième modèle, celui de l'université ouverte, lequel n'est resté qu'à l'état de projet. Avec la nomination de Vasconcelos comme président de l'Ateneo de México (et non plus de l'Ateneo de la Juventud,

«Ateneo de la Jeunesse», en 1912, l'Université amplifie son champ d'action. Il s'y élabore un programme de «Réhabilitation de la pensée de la race», à travers lequel sont invités et reçus au Mexique, en qualité de conférenciers, Pedro González Blanco²¹, José Santos Chocano et Manuel Ugarte. Egalement, Vasconcelos imprime une orientation humaniste favorable à l'éducation du peuple, et crée avec cet objectif, l'Universidad Popular Mexicana (UPM)²².

À cette étape de la présidence de Madero au Mexique, où les partis politiques de type moderne ne sont pas encore formés, l'UPM se proclame sans parti et sans dogme. De plus, elle manque d'appuis officiels et ne décerne pas de diplômes. Son premier recteur est Alberto J. Pani, son vice-recteur Alfonso Pruneda et son Secrétaire du Comité du Gouvernement est Martin Luis Guzmán. Les trois ont des titres universitaires, ils sont respectivement : ingénieur, médecin et juriste. D'emblée, dans les statuts de la création, il est établi que la nouvelle institution dépend de l'Ateneo de Mexico. L'intention est de développer la culture du peuple mexicain, «spécialement celle des corporations ouvrières». La formation des classes subalternes se fera à travers des conférences isolées, des lectures commentées, des visites à des musées ou à des galeries d'art, et des excursions²³. Les animateurs, qui étaient persuadés que la science dit la vérité et qu'elle est objective, en particulier parce qu'elle s'opposait à la religion, statuèrent que les thèmes abordés devaient porter sur les sciences, les arts et les industries. De la même façon que les années précédentes la «Coopération des idées» portait une grande attention aux questions d'hygiène, l'UPM livre un combat contre l'alcoolisme et pour une amélioration du quotidien des travailleurs. Cette préoccupation pour la prophylaxie se rencontre dans le milieu intellectuel de l'époque, rythmée par l'impulsion des sciences sociales qui promeuvent l'hygiène au rang d'une véritable science. Ainsi, une grande partie des discours portent précisément sur ce thème : alcoolisme, santé sexuelle, tuberculose et typhus (FELL, 1989 : 338). Les conférences et les cours sont proposés en dehors de l'Ateneo, «dans les usines, centres de travailleurs

²¹ Pedro González Blanco (1879-1961), intellectuel espagnol, a vécu au Mexique avec son frère Andrés, poète. Il a participé aux mouvements d'avant-garde de son pays au début du siècle. En qualité de membre de l'Ateneo de Madrid, il avait donné des conférences au siège de cette association, dont une intitulée «L'union des intellectuels pour leur action morale sur le prolétariat», le 6 janvier 1907, laquelle permet de constater que González Blanco était acquis au projet des Ups. Aussi bien Pedro González Blanco que José Santos Chocano étaient liés au dictateur du Guatemala, Manuel Estrada Cabrera, le premier comme propagandiste en échange d'appui financier, le second pour avoir épousé une de ses filles.

²² Il est nécessaire de mentionner ici qu'il n'existe pas d'unanimité sur ce point. Certaines sources affirment que la proposition ne venait pas de Vasconcelos mais de Pedro Henríquez Blanco (GARCÍA, 1992 : 236).

²³ Emile Durkheim, le pape de la sociologie française, dans un texte publié dans le Congrès International d'Éducation populaire, en 1900, (PARIS, ALCAN : 128-138), intitulé «Le rôle des universités dans l'éducation social du pays», considérait que les Ups n'étaient pas à même d'accomplir leur mission parce qu'elles manquaient des conditions nécessaires à tout enseignement, à savoir la continuité et l'unité de perspectives. Par conséquent, il recommandait entre autres choses, de substituer le système de conférences isolées par des cours continus, méthodiquement encadrés.

ou d'employés, domiciles de sociétés ouvrières ou similaires»²⁴. Alfonso Reyes écrira : «Nous avons fondé l'Up le 13 décembre 1912 [...] escadre volante qui allait chercher le peuple dans ses ateliers et dans les centres où il se réunissait [...]. Nous nous obligions à ne pas recevoir de subsides du gouvernement. L'UPM continuera son œuvre pendant dix ans; son écusson portait pour devise une phrase de Justo Sierra : «La science protège la Patrie» (HENRÍQUEZ, 1969 : 69). Les conférences sont assurées par les membres de l'Ateneo, auxquels se joignent de nouveaux conférenciers : Gregorio Torres Quintero et Rafael Ramos Pedrueza, entre autres, en 1914; Alfonso Pruneda sera nommé recteur en 1913 (jusqu'en 1920); jusqu'en 1917, Vincente Lombardo Toledano remplace Luis Guzmán comme Secrétaire de la UPM et tentera de fonder une institution analogue dans sa ville de naissance, à Teziutlán, Puebla, pendant que Teófilo Olea y Leyva²⁵ réussit à créer une UP à Chilpancingo de los Bravo. Les cours et les conférences de la UP sont sous la responsabilité de la Sociedad de Conferencias y conciertos, avec ses nouveaux adhérents : Narciso Bassols, Miguel Palacios Macedo et Daniel Cosío Villegas (PEREIRA, 2004 : 42, KRAUZE, 1985 : 94).

La Réforme de Córdoba (1918), impulsée par Deódoro Carrasco y Alfredo Palacios entre autres, constitue sans aucun doute un tournant dans l'histoire contemporaine de l'Amérique latine (DEL MAZO, 2004, CANCINO, 2011). Le mouvement des étudiants de Córdoba (1918) met l'accent sur une nouvelle mission de l'université : servir le peuple. Au Congrès des Étudiants d'Argentine, on rappelle la lutte pour l'extension de l'université au-delà de ses murs, plate-forme qui, avec d'autres propositions, obtient un large écho dans tout le sous-continent²⁶. Quelques années plus tard, un nouveau congrès étudiant se réunira à Mexico, pendant lequel le projet des Ups sera repris et renforcé.

À travers l'initiative de la Federación de Estudiantes de México, présidée par Daniel Cosío Villegas, ce nouveau Congrès International s'est tenu du 20 septembre au 8 octobre 1921. Le pays sortait avec peine et difficultés de la sanglante révolution armée et était par conséquent anti-impérialiste et anti-hispano-américain. Si Domingo Faustino Sarmiento oppose la civilisation à la barbarie, Enrique Rodó la culture à l'inculture, José Vasconcelos opposera l'éducation à l'armée, reprenant par là la tradition libérale au sujet de la modernisation. Dans son discours de bienvenue, l'intellectuel mexicain,

²⁴ «Acta constitutiva de la Universidad Popular de México». Conclusion de la première partie (GARCÍA : 1992 : 237).

²⁵ Comme Lombardo Toledano, Teófilo Olea y Leyva est un de ceux nommés les «siete sabios», qui furent à l'initiative de la Sociedad de Conferencias y Conciertos (1915).

²⁶ Le premier congrès d'étudiants universitaires latino-américains a lieu à Montevideo, au théâtre Solis, en 1908. Il y a consensus en ce que cet événement marquait le début de la construction d'une structure sociale entre les étudiants latino-américains. Les participants décident de promouvoir la représentation étudiante auprès des conseils directifs des universités, et révisent les principes des examens et de l'enseignement, entre autres points. C'est la raison pour laquelle il est considéré que cet événement porte en germe la rébellion de Córdoba. Au cours d'un congrès ultérieur, à Lima (1912), il sera également question de l'extension des universités.

alors recteur de la UNM, exalte la responsabilité des étudiants dans l'édification d'une société plus pacifique et plus juste (FELL : 1989 : 564). A la fin de la rencontre, les délégués approuvent les principes fondamentaux de la Réforme, comme la participation des étudiants à la gestion des universités et dans la mise en place de grandes maisons d'étude autonomes. Ils s'obligent également à impulser le rétablissement des Ups et le développement de l'extension universitaire. A partir de là, comme l'écrit Mariátegui « L'oeuvre des universités populaires est protégée et cautionnée par le vote du Congreso Estudiantil de Méjico [sic] où étaient distingués les représentants des étudiants péruviens » (MARIÁTEGUI, 1927 5).

Des échanges créatifs dans les deux sens

À ce point de l'exposition, il est important de mettre l'accent sur la présence du groupe Clarté et sur le dialogue instauré par ses principaux représentants, Henri Barbusse, Romain Rolland et Anatole France avec la jeunesse latino-américaine, à travers Manuel Ugarte, José Ingenieros²⁷, José Carlos Mariátegui y José Vasconcelos, principalement. Comme nous le verrons dans la présente section, les intellectuels français sont la référence principale des intellectuels latino-américains sus mentionnés. Les idéaux de cette communauté intellectuelle européenne internationaliste les a immédiatement séduits et ils adoptent certaines de leurs propositions en les adaptant. A leur tour, ces intellectuels européens s'intéressent aux intellectuels du sous-continent qui ont les mêmes préoccupations et les mêmes aspirations : José Ingenieros rédige et publie une série d'articles qui constituent *Los tiempos nuevos* (1921). Dans l'un d'eux, «Ideales viejos e ideales nuevos», il met l'accent sur le rôle exercé par les idéaux et les valeurs d'Anatole France, Romain Rolland et Henri Barbusse. C'est sous cette influence que surgissent des revues portant le titre de Claridad, dans différents pays d'Amérique latine dont certaines servent d'organe de diffusion aux Ups, récemment créées.

Nous devons souligner brièvement, qu'Henri Barbusse créa le groupe Clarté aux côtés de Raymond Lefebvre (1891-1920), puis la revue du même nom. Aussitôt celle-ci titrait : «La Ligue de Solidarité intellectuelle pour le triomphe de la cause internationale » en France, en 1919. Les plus prestigieux penseurs de l'époque faisaient partie du Comité de direction : Albert Einstein, Bernard Shaw, Upton Sinclair, Stefan Zweig, Heinrich Mann, Vicente Blasco Ibañez et Miguel de Unamuno (une des meilleures références parmi les intellectuels hispano-américains en lutte contre le positivisme), entre autres. Barbusse, dans un article publié par *L'Humanité* le 10 avril 1919, déclara que le groupe Clarté, «cette famille d'esprits libres», a été fondé grâce au conseil et à

²⁷ Dans «Ideales viejos e ideales nuevos» qui forment partie d'une série d'articles constituant *Los tiempos nuevos*. 1921. José Ingenieros salue et approuve publiquement les idéaux et les valeurs mis en avant par Anatole France, Romain Rolland y Henri Barbusse.

l'exemple du maître le plus admiré et vénéré des lettres françaises, Anatole France» (NIZAT, 1962 : 8). De son côté, Rolland, l'année même où est fondée la Troisième Internationale Communiste en Russie, pense à une «Internationale de la Pensée», une Internationale composée d'intellectuels pacifistes, dont il rédige un manifeste : «Déclaration d'indépendance de l'Esprit», adressé aux «Travailleurs de l'Esprit, compagnons dispersés de par le monde», publiée dans *L'Humanité* du 26 juin 1919. Dans ce document, il déclare que les écrivains devraient servir de lien entre la culture savante et la culture populaire. Ainsi, l'effort culturel serait immédiatement accessible aux masses et ne seraient pas réduite aux groupes privilégiés. Il en résulte que lorsque le texte se réfère aux intellectuels, c'est en qualité de «travailleurs de l'Esprit», reliant ainsi les travailleurs et les intellectuels, dans la perspective d'un nouveau modèle de dialogue intellectuel. On considère également que les intellectuels européens ont bafoué leur autorité en renonçant à leur prérogative à défendre la culture populaire, la raison et les valeurs humaines, en privilégiant des intérêts particuliers. C'est pourquoi l'Internationale de l'Esprit s'est fixé comme norme l'apolitisme, tant au niveau de l'organisation qu'au niveau idéologique. De là dérive son désaccord d'avec l'idéologie d'une dictature des minorités, de la centralisation et de la réglementation de la vie intellectuelle et artistique, comme Lénine et Trotski les voyaient du point de vue du Communisme International. Rolland proclame également que le rôle de l'intellectuel est de synthétiser et d'unifier, établissant ainsi des ponts entre les peuples. De fait, Barbusse et Lefebvre s'inspirent de la position pacifiste de Rolland. De même que, une fois commencé le mouvement Clarté, il exprima son profond désaccord quant à l'acceptation de certains membres en son sein, comme ce fut le cas pour la romancière Colette, par exemple. Il ne cacha pas non plus sa préoccupation de ce que le mouvement restât sous le parrainage d'Anatole France, à qui il reprochait ses positions xénophobes pendant la Guerre mondiale et son silence significatif à propos de l'injuste Traité de Paix de 1918. C'est le motif pour lequel Rolland quittera le groupe Clarté.

L'engagement culturel plus que politique de Rolland, «le novateur le plus puissant et le plus audacieux de l'âme latine» (Alfredo Palacio)²⁸, sera particulièrement attractif pour les jeunes penseurs progressistes, en qui ils reconnaissent en lui une des origines de la révolte en Amérique latine (HAYA DE LA TORRE, 1926 : 202-208). Comment comprendre l'enthousiasme envers le romancier français, prix Nobel de littérature, en dépit de son refus à se situer dans un système idéologique quel qu'il fût ? Selon Mariágueti, «ce n'est pas sa pensée politique –il ignore et dédaigne la politique– qui pouvait nous unir à lui. C'était la grandeur de son âme» (MARIÁTEGUI, 1295 : 125-131). Vasconcelos admirait en lui le «Mahatma occidental» (le terme est de Mariátegui),

²⁸ PALACIOS, Alfredo. 1961. *Nuestra América y el imperialismo*, Buenos Aires: Palestra. Cité par DEVÉS VALDÉS, Eduardo. 2000. *El pensamiento latinoamericano en el siglo XX. Entre la modernización y la identidad*, tomo I, *Del Ariel de Rodó a la CEPAL* (1900-1950). Buenos Aires: Biblos, Centro de Investigaciones Diego Barros Arana, p. 166.

précisément pour son engagement social et sa prise de position pacifiste²⁹, depuis le rectorat de l'UNM. Il promeut la lecture de ses œuvres, en vertu de sa force morale et spirituelle. En réponse à une de ses lettres, Vasconcelos écrit : «Nous avons également essayé de remplir nos bibliothèques de vos ouvrages, pensant qu'ainsi nous purifiions l'atmosphère et élevions le niveau moral de la Nation. Me référant également à quelque chose de personnel, il y a quelques années, pendant la longue période où j'ai été poursuivi, banni et pauvre, c'est à travers la lecture de *Jean-Christophe* que j'ai maintes fois repris courage»³⁰.

Mariágueti comme Gabriela Mistral et Aníbal Ponce ont la même opinion : La poëtesse considère l'oeuvre de Rolland comme «le meilleur roman de l'époque». Aníbal Ponce, dans son discours de commémoration du XVI^{le} anniversaire de la Réforme, s'exclame: «Dans l'une des pages les plus belles de son *Jean-Christophe*, Romain Rolland nous raconte comment une fois son héros s'en est retourné, abattu et défait [...] et c'est dans cet état, alors que la douleur était la plus forte, et le goût de l'anéantissement le plus fort, que Romain Rolland met ces paroles entre ses lèvres : 'Tu souffres, jeune homme, tu peux souffrir un peu parce qu'une déroute n'est pas malvenue quand on a le cœur vaillant.» (PORTANTIERO, 1978 : 427-430).

De son côté, Mariágueti pense que c'est un «livre merveilleux, un message à la civilisation, pour sa grande leçon d'un idéal de beauté et de justice», et se reconnaît dans l'auteur –dont «la voix est la plus noble vibration de l'âme européenne»— à travers le personnage d'Olivier, un des deux personnages principaux de *Jean-Christophe*, quand il affirme: «Je suis fait de trois choses : j'ai un esprit très ferme, un corps très faible et un cœur constamment soumis à une passion.» (MARIÁTEGUI, 1926 : 128). D'autre part, Eugenio González, un des principaux rédacteurs de la revue *Claridad*, de la Fédération des Etudiants du Chili, signera ses collaborations sous le pseudonyme «*Jean-Christophe*», en honneur à Rolland. Il est également certain que le fondateur des Ups au Pérou, Haya de la Torre, suite à une maladie contractée pendant son séjour en Russie (1924), rejette la possibilité d'être interné dans un sanatorium en Crimée pour être transporté à Villeneuve, en Suisse, où réside Romain Rolland (CHANG, 1957 : 230). Luis E. Heynse, du groupe d'étudiants de San Marcos, qui participe aux Ups aux côtés de Haya, dédicacera un numéro de la revue *Estudiantina* (HEYSEN, 1927) à l'auteur de *Au-dessus de la mêlée*. A présent, écoutons la voix de Mariágueti :

²⁹ De plus, Romain Rolland, comme humaniste, s'intéressait aux œuvres de Rabindranath Tagore et de Mahatma Gandhi – avec qui il a vécu et au sujet de qui il écrivait – et à la philosophie Vedanta de l'Inde, principalement à travers les travaux de Swami Vevekanda. Fell établit un parallèle intéressant entre les intellectuels des deux bords : «Comme Romain Rolland, Anatole France [...], Vasconcelos prêche inlassablement la réconciliation et l'union entre les peuples, l'établissement d'une meilleure justice sociale, le refus catégorique de toute forme de dictature, la propagation du savoir entre les différentes couches sociales, la croyance en l'avènement d'une race universelle » (FELL, 1989 : 588).

³⁰ Lettre du 4 février 1924, publiée dans *Boletín de la SEP*, 5-6, 1923-1924 (FELL, 1989 : 724).

Comme Vasconcelos, Romain Rolland est pessimiste au sujet de la réalité et optimiste quant à son idéal. [...] Dans l'hommage qu'ils rendent à Romain Rolland à l'occasion de son soixantième anniversaire, les intelligences libres de tous les peuples témoignent de leur adhésion fervente à la nouvelle génération ibéro-américaine. Romain Rolland n'est pas seulement notre maître, il est également un de nos amis. Son œuvre a été et elle est encore un des meilleurs stimuli de nos préoccupations. Et lui qui nous a écoutés à travers les voix de Vasconcelos, de Palacios et de Haya de la Torre, nous a parlé avec amour de la mission de l'Amérique indo-ibérique. Nous, jeunes hommes hispano-américains, avons le droit de nous sentir ses disciples. Alors qu'en son pays on taisait son nom, dans nos nations, nous le prononçons avec dévotion. (MARIÁTEGUI, 1926 : 126).

La dévotion à laquelle se réfère l'auteur des *Siete ensayos* est manifeste à travers le contact personnel³¹, la correspondance, les références à ses œuvres (et vice versa), et les revues d'esthétique et de politique d'Amérique latine les plus représentatives de l'époque : la revue argentine *Claridad*, (dont treize collaborations ou traductions de Rolland entre 1919 et 1935), les revues chiliennes *El Maestro*, *Amauta*, *Claridad*, la revue péruvienne *Claridad* et les revues guatémaltèques *Repertorio Americano* et *Stadium*, entre autres. Voici par exemple, une déclaration d'union universelle aux étudiants uruguayens de la part du groupe «Ariel» que nous retrouverons plus tard :

Édifiez votre quadruple personnalité : individuelle, nationale, américaine (indo-hibérique), panhumaine. José Vasconcelos a donné l'exemple. Dans chacune de vos nations sud-américaines, ouvrez des foyers où faire vivre l'esprit de l'indien d'Amérique. Peu importe d'où sortira le plus grand d'entre eux. Que la flamme soit la même pour tous. Vos nations sont les membres d'un même corps³².

La même revue inclura dans ses deux numéros postérieurs : « El manifiesto a los intelectuales y estudiantes de América Latina» et «La experiencia del Grupo ¡Claridad! ¡Libres camarades americanos, venid a nosotros!», publication qui coïncide avec le Congrès étudiant international à Mexico, évoqué plus haut. Plus tard, également à l'occasion par exemple de l'intervention nord-américaine au Nicaragua, quand Miguel Angel Asturias et Eduardo Aviles demande l'appui de Romain Rolland, ce dernier répond : «Je m'associe de tout cœur à votre réunion de protestation contre l'invasion au

³¹ Selon Chavarría, Mariátegui a eu un entretien avec l'éminent écrivain : au départ de Rome avec sa famille, en juin 1922, Mariátegui va d'abord à Paris où il rencontre Romain Rolland (CAVARRÍA, 1979 : 70). A l'occasion de nombreuses rencontres, Vasconcelos adhère au Groupe de Vienne, formé par Romain Rolland afin de protester conjointement contre l'expulsion de Unamuno, une nouvelle et illustre victime de la pensée» (*El Universal*, México, 8 mai 1924). Expulsé à Fuerteventura, aux Canaries, en février 1924, Unamuno s'échappe le 8 juillet 1924 à bord d'un navire envoyé par le directeur du *Quotidien de Paris* (*El Universal*, Mexico, 8 de mayo de 1924).

³² « Una declaración de independencia intelectual », dans *El Maestro*, 1, du 3 juin 1921, p. 253-255 (FELL, 1989 : 567)

Nicaragua, qui fait partie d'un plan préparé depuis longtemps par l'impérialisme mercantile yankee, pour mettre la main sur l'ensemble du continent américain.»³³

Nous pouvons nous demander si les membres du groupe appelé Generación de la Reforma ou celui du Centenario étaient informés du mouvement des Ups en Europe, et s'ils le comprenaient, avant de commencer leurs propres actions. Le témoignage de Mariágueti nous aide à élucider cette question. A l'examen de la création d'un «théâtre pour le peuple», sous le patronage de la *Revue de l'Art dramatique*, par un groupe dont faisait partie Romain Rolland, en 1898, l'auteur péruvien transcrit un extrait de l'appel dudit groupe : «à tous ceux qui font de l'art un idéal humain et de la vie, un idéal fraternel, à tous ceux qui ne veulent pas séparer le rêve de leur action, le vrai du beau, le peuple de l'élite». Pour commenter ensuite : «Cette expérience de renouveau social duquel sont nées les universités populaires [le surlignage est nôtre], n'a pas rencontré à Paris un climat favorable à son développement. Je ne peux donc pas protester. Mais de lui, nous est restée une œuvre : celle de Romain Rolland.» (MARIÁTEGUI, 1926 : 129).

Comme nous l'avons vu précédemment, une des autres figures prédominantes du groupe fondateur Clarté, est sans aucun doute Anatole France. Par exemple, ses œuvres forment partie des lectures initiatiques de l'adolescent Mariágueti³⁴, qui écrira quelques années plus tard :

Homero Mario Guglielmi reconnaît à l'Italie un ascendant considérable sur la génération précédente en Argentine, décrivant D'Annunzio comme l'écrivain ayant eu une influence comparable à celle d'Anatole France, et Pirandello comme l'auteur le plus lu et le plus étudié actuellement [...]. L'impact de la lecture d'Anatole France et de Gabriel D'Annunzio ont été proportionnellement identiques dans toute l'Amérique hispanique³⁵.

A partir de 1925, quand le mouvement et le groupe ont cessé d'exister –la mort d'Anatole France est intervenue le 12 octobre 1924–, la revue *Clarté* sous une nouvelle direction et avec une nouvelle ligne éditoriale déchaîne une campagne contre les «serviteurs de la bourgeoisie» (WINOCK, 1999 : 208). C'est l'occasion pour les rédacteurs de la revue d'attaquer non seulement Maurice Barrès (*maître à penser* de toute une génération, leader des antidreyfusards), mais également la figure admirée d'Anatole France. Depuis le Pérou, Mariágueti trouve cette demande excessive et extrême», et considère que l'œuvre du prix Nobel de littérature, ne pouvant être une

³³ Lettre citée par Eduardo Avilés Ramírez, en «Lo que piensa Francia de nuestros problemas políticos» [Ce que pense la France de nos problèmes politiques], *El país*, La Havane, 19 mai 1930.

³⁴ Chavarría affirme que : vers 1905, à l'âge de 11 ans, il était déjà impliqué dans des lectures très sérieuses : le journal littéraire *Prisma et Works*, d'Anatole France, Manuel Beingolea, and Francisco and Ventura García Calderón (CHAVARRÍA, 1979 : 46).

³⁵ « La influencia de Italia en la cultura hispanoamericana », *Variedades*, du 25 août 1928. Le texte fait partie de *El alma matinal y otras estaciones del hombre hoy* (1930), dans *Obras Completas Cronológicas*, vol. 15, pp. 121-124.

aurore «a été, à cause de cela, un crépuscule»³⁶. En plus d'assimiler l'auteur de *Le Génie latin* au courant décadent, il reconnaît avoir vu en lui les prémisses de la révolution russe, dès la fin du siècle³⁷, peu d'années avant son début effectif³⁸. Dans l'éditorial du numéro 6 de *Claridad*, sous la direction de Mariágueti lui-même, consacré à l'auteur français dont la photographie occupait toute la couverture, Mariágueti demande, se demande : Qu'y a-t-il de révolutionnaire dans l'œuvre d'Anatole France? Et il répond :

En premier lieu, sa merveilleuse critique des habitudes et des idées contemporaines. Sa série de nouvelles *Histoire Contemporaine* est composée d'une succession de tableaux sur la corruption de la Troisième République et sur la bourgeoisie. [...] Au début du siècle, il entra au parti socialiste et prit part aux universités populaires. [...], il a su dénoncer la paix impérialiste en entrant au Groupe Clarté et au parti communiste dont il fut candidat pour les dernières élections législatives à Paris. Lauréat du prix Nobel de littérature, il en offrit la récompense pour venir en aide aux plus démunis. Et dernièrement, avec Henri Barbusse, il a adressé un message significatif à la jeunesse d'Amérique³⁹.

Le message en question circula largement à travers les structures de sociabilité intellectuelles existantes, comme le furent ses nombreuses traductions. Par exemple, *Claridad* en Argentine insère dans ses colonnes «La révolution russe» (numéro 5, 15/12/1919), entre autres.

Le dernier – mais non le moindre – des participants à *Clarté* qui eut un rôle de première importance durant les années 1920 jusqu'au milieu des années 30, est Henri Barbusse, qui était à la tête du Groupe. Dès le début du mouvement, ses manifestes, ses articles et ses livres ou ses commentaires sont largement diffusés dans des revues de gauche latino-américaines. De plus, il entretient des liens d'amitié directs avec Manuel Ugarte et Aníbal Ponce; il entretient une relation épistolaire avec de nombreux personnages tels que Rafael Ramos Pedrueza⁴⁰, Vicente Lombardo Toledano, José Carlos Mariágueti, entre autres. Il participe à des congrès latino-américains dans le sous-continent (Montevideo, 1933). De même, les revues *Claridad*, qui sont diffusées dans différents pays, sont inspirées et orientées par le mouvement et la revue dirigés par l'auteur du roman *Clarté* (1919), comme cela est arrivé avec Haya de la Torre⁴¹ au

³⁶ MARIÁTEGUI, José Carlos. 1987. "Anatole France", dans *La escena contemporánea*, Lima: Empresa Editora Amauta, quatorzième édition, pp. 169-173.

³⁷ Il s'agit du récit *Sur la Pierre blanche*, écrit sous forme de dialogues, et publié pour la première fois dans *L'Humanité*, en 1903.

³⁸ MARIÁTEGUI, José Carlos. 1925. "La imaginación y el progreso", *Mundial*: Lima, 14 novembre.

³⁹ MARIÁTEGUI, José Carlos. 1987. "Anatole France", pp. 169-173.

⁴⁰ Historien marxiste, et spirit dans sa jeunesse, Ramos Pedrueza, lié à l'Association des Ecrivains et des Artistes Révolutionnaires, créera quelques années plus tard la Confédération des Travailleurs Intellectuels, inspirée de Barbusse.

⁴¹ Dans le premier numéro de la revue *Claridad*, créée par Haya de la Torre en 1922, apparaît une photo de Barbusse, dont la légende dit : «El fundador de la Internacional del Pensamiento». Un témoin de l'époque, Armando Bazán, aurait déclaré que «Tous les professeurs de la UPGP avaient la même

Pérou, José Ingenieros, puis Antonio Zamora en Argentine, avec Miguel Ángel Asturias au Guatémala, avec Mauricio Cerdá et Nicanor Nascimento au Brésil. D'autres revues, qui cependant ne reprennent pas son nom, seront identifiées ou considérées comme faisant partie de ce courant qui s'étend et se fond dans le stalinisme⁴². De son côté, Mariágueti écrit à une occasion que la lecture de *Le Feu, journal d'une escouade* – roman grâce auquel Barbusse devient lauréat du prix Goncourt – avait été une des expériences les plus profondes et les plus émouvantes de sa vie. Barbusse provoquera également chez Mariátegui une grande impression et il verra en sa personne «un sacerdote de l'humanité», après leur rencontre à Paris (TERAN, 1985 : 55 ; Baines : 1972 : 147 ; CHAN, 1957 : 147, Franco, 1967 : 135). De fait, le mouvement Clarté, présidé par Barbusse, plutôt que de proposer un modèle d'action politique, introduit Mariágueti à une série d'idées dont surgira tout son travail postérieur (CHAVARRÍA, 1979 : 65). L'historien Robert Paris déclare que «l'essence la formation de Mariágueti est avant tout italienne –formation dont les modalités nous semble-t-il proviennent de *Clarté*–. Pour le reste, il s'agit d'un fait commun à toute la période : depuis *Claridad* de Haya de la Torre jusqu'à la *Claridad* dell'argentin Ponce ou à *l'Ordine nuovo* de Gramsci, la pratique des intellectuels dans les années 1920-1930 est basée sous le signe de l'expérience prestigieuse inaugurée par Barbusse.» (PARIS, 1981: 16).

En reconnaissance de son action sur la Réforme⁴³, Haya de la Torre est élu président de la Federación de Estudiantes de Péru (FEP), au cours du Premier Congreso Nacional de Estudiantes, à Cuzco, du 11 au 20 mars 1920. Il a l'intention d'étendre les bénéfices de la Réforme au reste du pays. Les congressistes se mettent d'accord sur la création d'universités populaires, dictées par des aspirations à une meilleure justice sociale. Ces institutions assureraient l'enseignement en deux cycles : l'un généraliste et à orientation nationaliste, l'autre avec des spécialisations techniques, conformément aux besoins de chaque région. Les fonctions de président de la FEP se terminent pour Haya en octobre 1920. Juan Francisco Velaga, son successeur, le charge de l'organisation des Ups. La première d'entre elles est créée au Palacio de la Exposición, à Lima, le 22 janvier 1922. Dans la première clause du statut des Universités Populaires González Prada, il est établi que : «Postérieurement, la déclaration du Congrès International des Etudiants célébré à Mexico, a défini le sens et le caractère de l'œuvre culturelle de la jeunesse américaine.» Quasi simultanément, l'institution ouvre un centre à Vitarte – quartier des environs de Lima, où existe une usine textile – coordonné par un Comité Directeur composé d'étudiants ouvriers. D'autres centres ouvriront à Arequipa,

formation culturelle que Haya de la Torre : les livres de Tolstoi, Kropotkin, Victor Hugo, Henri Barbusse, Emile Zola, José Ingenieros et González Prada». (CHAVARRÍA, 1979 : 78,79).

⁴² Comme par exemple, *Ruta* de José Mancisidor et *Futuro* de Vincente Lombardo Toledano, au Mexique.

⁴³ À la suite d'une grève étudiante à l'université de San Marcos (fin juin à début juillet 1919), le mouvement réformiste obtient que l'Assemblée nationale promulgue des lois en faveur de la Réforme : enseignement libre, des emplois à vie, création de bourses pour les étudiants pauvres, entre autres.

Barranco, Chosica, El Callao, Ica, Salaverry et Trujillo. Leur financement se fait à travers les apports volontaires des groupes de travailleurs. Les centres ne distribuent ni titres, ni diplômes. Aux côtés de La Haya, on trouve parmi les professeurs : Raúl Porras Barrenechea, Jorge Basadre, Oscar Herrera et Enrique Cornejo Koster, entre autres. La Haya, alors recteur de la UP, déclare dans son discours inaugural qu'au Pérou, les étudiants qui ont la chance de recevoir une éducation secondaire et supérieure sont une minorité par rapport à la grande majorité des jeunes, écartés de ces bénéfices pour raisons économiques. Il insiste sur la nécessité que l'Up écarte tout esprit dogmatique et partisan, objectif pour lequel sont organisés des cours à visée culturelle confiés aux étudiants, pendant les vacances, dans les différentes provinces de la république. La Haya crée également des bibliothèques, un musée national, des salles de loisirs et des terrains de sports. A partir de 1922, à sa demande, ces centres seront appelés Universités Populaires González Prada (UPGP). C'est à cette date qu'il entreprend un voyage à la Plata et au Chili.

À Montevideo, où les étudiants font grève pour la Réforme, Haya préside la troisième assemblée universitaire. La figure centrale en est Carlos Quijano⁴⁴, à l'initiative du Centro Estudiantil et de la revue *Ariel*, en juillet 1919. Quelques-uns de ses membres, d'orientation marxiste ou influencés par l'idéalisme et l'esthétique d'Enrique Rodó, sont liés au Parti Socialiste d'Uruguay, fondé par Emilio Frugoni en 1910. Les universitaires organisés viennent de lancer un appel pour affronter les problèmes sociaux du pays. Ils arrivent à la conclusion qu'il y a deux moyens de lier la société et les travailleurs. L'un consiste à réaliser un projet d'extension universitaire pour transmettre au peuple les connaissances acquises dans les amphithéâtres; l'autre, est à travers la création d'universités populaires, dont l'objectif est «l'émancipation intégrale du prolétariat»⁴⁵. Le Centre entreprendra la création d'un vaste réseau d'Ups, entre 1931 et 1942 (VAN ACKEN, 1999).

À Buenos Aires, Gabriel de Mazo, Président de la Fédération Universitaire Argentine, reçoit le dirigeant péruvien et se lie d'amitié avec lui, le déclarant hôte d'honneur. C'est dans cette ville également qu'il aura une entrevue avec Ricardo Rojas et José Ingenieros, entre autres. A Santiago du Chili, le 25 octobre, Haya participera à l'inauguration de l'Ateneo Obrero, et il est reçu à l'Université Populaire José Victoriano Lastarria (jusque vers le milieu de 1930). Cette UP a été créée peu de temps auparavant par la Fédération de Estudiantes de Chile (FECH), en relation avec la Federación de Obreros de Chile (FOCH, dirigée par Luis Emilio Recabarren). L'organe de diffusion de la FECH est la revue *Claridad* (1920-1926), dont les principaux animateurs sont Alberto Jiménez, Raúl Silva Castro, Carlos Caro et Eugenio González. Pablo Neruda

⁴⁴ Carlos Quijano sera «redactor honorario» –aux côtés de Carlos Pellicer y Daniel Cossío Villegas, entre autres– de la revue péruvienne *Claridad*.

⁴⁵ Revue *Ariel*, nov-déc, 1920, pp. 18-19.

écrira dans la revue à partir de 1921. Les étudiants s'associent aux principes d'autonomie de l'université, comme le sont la Réforme du système d'enseignement, le lien de l'université avec la vie sociale à travers l'extension universitaire, et la révision des méthodes et des programmes⁴⁶. Durant son séjour dans la capitale chilienne, Haya fait la connaissance de Gabriela Mistral. A son retour de Lima, Haya organise avec succès et prend la tête de la journée du 23 mai, contre le projet d'Augustino B. Leguía qui consistait à mettre le Pérou sous le patronnage du Sagrado Corazón de Jesus, afin de s'assurer les faveurs de l'Église lors des imminentes élections présidentielles et à travers elles, à perpétuer la dictature (CHANG, 1957 : 226). Quatre mois plus tard, Haya est arrêté et envoyé sur l'île de San Lorenzo. Puis il est envoyé en exil en octobre 1923 et est invité par Vasconcelos au Mexique. A la fin de ce même mois, il fait une escale à Cuba où se profilait la candidature du général Gerardo Machado y Morales (1871-1939) à la candidature suprême. Sur l'île, il se met en relation avec Julio Antonio Mella (1903-1929), dirigeant du mouvement réformiste à l'université de La Havane et président de la Federación de Estudiantes Universitarios, qui l'invitent à occuper la place d'honneur lors du premier Congrès National des Étudiants pendant lequel surgit l'idée de la création d'une Université Populaire.

Elle sera fondée à l'initiative de Mella, le 3 novembre 1923 (elle sera clôturée en 1927) et s'appellera Universidad Popular José Martí (UPJM). Le corps des enseignants est formé de Juan Marinello, Rubén Martínez Villena, Raúl Roa García, Sarah Pascual et Gustavo Aldereguia, entre autres, qui donnent des cours de littérature, de grammaire, de mathématiques, en plus des autres matières. La participation de Mella est décisive dans la création de la UPJM. Comme Mariátegui, il pense que la lutte universitaire isolée est sans issue, raison pour laquelle elle doit fusionner avec le mouvement ouvrier. Tous deux sont d'accord pour penser que la popularisation de l'éducation contribue au développement de la culture nouvelle et que le rendez-vous politique des intellectuels s'incarne de fait dans la création de lieux indépendants, propices aux débats nécessaires à la formation d'une pensée critique. Peu de temps après, poursuivi par les forces de l'ordre de Machado et craignant pour sa vie, il se réfugie au Mexique, en janvier 1926. Rubén Martínez Villena le remplace à la tête de l'UPJM. Ce sera pour peu de temps puisque l'institution sera déclarée illégale et se verra obligée à fermer ses portes. Depuis le Mexique, Mella indigné déclarera : «L'Université Populaire José Martí est morte, s'exclame le gouvernement [...] Cependant, jusqu'à présent, aucune idée n'a été supprimée, aucun principe. Ils n'ont pas non plus assassiné la réalité, cause de la révolte mentale [...] La déclaration d'illégalité est une reconnaissance de plus pour

⁴⁶ « La Reforma universitaria, ideología y reivindicaciones », dans MARIÁTEGUI, José Carlos. 1987. *Siete ensayos de interpretación de la realidad peruana*. Lima: Amauta. Sur ce point, voir : SUBERCASEAUX, Bernardo. 1998. *Genealogía de la vanguardia en Chile. La década del centenario*. Santiago: Universidad de Chile, Facultad de Filosofía y Humanidades Serie Estudios.

l’Université.» (MELLA, 1927 : 158-160). Peu de temps après, Mella est assassiné, très probablement sur les ordres du dictateur Machado, à Mexico, le 10 décembre 1929.

Quand José Carlos Mariágueti revient au Pérou, en mars 1923, il fait la connaissance de Haya de la Torre qui l’invite, et accepte de donner une série de conférences à la Up (mars 1923-janvier 1924) sur la révolution sociale en Europe, la crise de la démocratie..., au total douze conférences. Cette série d’interventions lui servent «comme une sorte d’introduction à une interprétation radicale de la question nationale». C’est également la période pendant laquelle il commence à transmettre aux étudiants, aux travailleurs et aux intellectuels de gauche ce qu’il considère comme le nouveau rôle du Pérou sur la scène économique et politique mondiale. On retrouve également ce que seront les thèmes principaux de son premier livre, *La scène contemporaine*, œuvre qui projette Mariátegui «au premier plan de la scène intellectuelle nationale et internationale» (CHAVARRÍA, 1979 : 78-98). Mais il importe de se demander ici si les thèmes abordés sont pertinents pour un auditoire composé de travailleurs, ayant peu ou pas de connaissances du vieux continent et des désastres qu’il a connus. Mariátegui pense que ces conférences sont l’unique moyen de donner au peuple l’éducation révolutionnaire dont il a besoin : «le prolétaire a plus que jamais besoin de savoir ce qui se passe dans le monde. Ce n’est pas un spectateur, c’est un acteur. Dans la crise européenne se joue le sort des travailleurs du monde entier», et il ajoute «Ce n’est qu’à travers la collaboration chaque jour plus étroite avec les syndicats ouvriers, de l’expérience du combat contre les forces conservatrices et de la critique concrète des intérêts et des principes sur lesquels s’appuie l’ordre établi, que les avant-gardes universitaires pourront définir une orientation idéologique». (TEJERA, 1943 : 99).

Après le départ de Haya en exil, Mariátegui prend la direction de *Claridad*, la publication officielle de l’UPGP, fondée le 23 mai. Le nouveau directeur ne tardera pas à avoir des frictions avec le gouvernement de Leguía. En janvier 1924, il est arrêté avec plusieurs étudiants et travailleurs pour avoir rendues publiques des critiques contre le gouvernement. Après avoir été retenu six jours à San Bartolomé, Mariátegui retourne à son domicile, sous surveillance policière. Bien qu’il ait un avis différent sur le sens profond de l’Up, *Claridad* est l’instrument à travers lequel s’effectue le rapprochement avec les principaux leaders de La Federación Obrera de Lima⁴⁷. En effet, pour lui qui refuse d’être identifié à un intellectuel l’avant-garde ouvrière d’imprimer son idéologie et son orientation de classe à la population indigène, à travers les centres de culture populaires. Avec pour conséquence que lorsque *Claridad* cesse de paraître, Mariátegui crée la revue *Amauta* (1926-1930). Les UPGP continueront à fonctionner un peu plus

⁴⁷ Mariátegui changera le nom de *Claridad. Órgano de la Juventud libre del Perú* pour *Claridad. Órgano de la Federación de Trabajadores de Lima y de la Juventud libre del Perú*.

longtemps avant de décliner et de disparaître. Dans l'unique numéro du *Boletín de las Universidades Populares* (janvier 1927), édité pour commémorer le sixième anniversaire de ces institutions, manquent à l'appel les Ups de El Callao, de Chosica et d'Ica. Seules seront présentes celles de Lima, de Vitarte, de Barranco, Trujillo, Salaverry, Arequipa et Cuzco. Dans une des sections du *Boletín*, sont insérées les lettres de solidarité, signées par deux proscrits qui furent membres fondateurs des Ups du Costa-Rica et du Guatemala, Jorge del Valle Matheu et M. Castro Morales. Ces lettres ont été envoyées le 12 janvier 1927 de El Callao où les deux proscrits s'étaient rencontrés sur leur chemin vers l'Argentine.

Au Guatemala, le mouvement unioniste, dirigé par le Partido Unionista, finit par renverser la dictature de Manuel Estrada Cabrera, le 15 avril 1920. Collaborent à ce mouvement de jeunes universitaires, qui seront connus plus tard comme «la generación de los veinte» : Epaminondas Quintero, David Vela, Miguel Ángel Asturias, Carlos Samayoa Aguilar, César Breñan, Carlos Wyld Ospina, entre autres. C'est ainsi que le jeune étudiant Miguel Ángel Asturias participera au Congreso Internacional Estudiantil à Mexico. Dans la capitale aztèque, il rencontre en personne des intellectuels mexicains qui avaient grandement contribué à sa formation, en particulier, Vasconcelos. Selon Marc Cheymol, «l'ascendant de Vasconcelos était immense, il est probable que ses idées aient façonné le jeune homme» (CHEYMOL, 1976 : 34). Au Mexique, Asturias reçoit «aide et conseil de la SEP pour créer un réseau d'universités populaires en Amérique centrale»⁴⁸. Le futur prix Nobel de littérature retourne dans son pays et, avec des membres de sa génération, fonde la revue *Claridad*, organe estudiantin dédié à la politique et à la culture, le 21 décembre 1921 (elle paraîtra jusqu'au 4 avril 1922, avec un total de 13 numéros)⁴⁹. De même, il fonde l'Université Populaire avec l'idée de transformer le Guatemala, en commençant par l'éducation. Mario Alberto Carrera, un des cofondateurs, se souviendra plus tard :

Nous avons commencé à travailler à la transformation du Guatemala à un niveau fondamental. Avec Davis Vela, José Luis Balcárcel, Carlos Fletez Sáenz et Miguel Ángel, nous avons conçu – non, c'est faux – nous n'avons pas conçu, nous avons suivi une conception originale de Porfirio Barba Jacob qui s'appelait : «L'Université Populaire» [...] nous avons convenu de commencer une Up qui serait mue par une très vaste aspiration et qui, aujourd'hui encore, s'emboîterait dans le système éducatif moderne, comme celle d'enseigner au peuple non seulement l'alphabet, mais tout ce qui serait nécessaire pour prévenir les maladies et la mort. Et pour lui donner un peu de culture et de savoir, un peu d'économie et de savoirs faire manuels (CARRERA, 1975 : 59).

⁴⁸ « Voto de gracias de la Universidad Popular », *Bulletin de la SEP*, 1, 4, pp. 6-11 (Fell, 1989 : 557).

⁴⁹ Dans *Studium* (mars-avril 1921), organe de la Asociación de Estudiantes Universitarios de la República de Guatemala, A.C. Asturias publie l'invitation d'Anatole France et de Henri Barbusse aux intellectuels et étudiants latino-américains à fonder un groupe et une revue *Claridad* et à répandre «le nouvel esprit renouvelé de l'humanité».

Il faut ajouter ici que ayant commencé «comme un immense feu», l'enthousiasme se calma quelque peu lorsque Asturias sortit du pays. A Paris, où il résida ensuite, il poursuivra sa réflexion sur le sujet. Nous avons les traces de ces réflexions dans ses « Memoria de la Universidad Popular », publiées dans *El Imparcial*, au Guatemala, le 11 décembre 1926.⁵⁰ Deux années plus tard, à l'occasion d'une brève visite au Guatemala, il donne une conférence publique pour la commémoration du cinquième anniversaire de cette «Escuela del pueblo», dont le texte es retranscrit dans *El Impartial*, Guatemala, du 21 avril 1928. A la suite de nombreux obstacles, Jorge Ubico la ferme, en 1933.

La naissance des Ups, conçues avec des critères très différents de ceux qui inspirèrent en d'autres temps les timides tentatives de l'université étendue, s'est effectuée dans toute L'Amérique latine, en coordination évidente avec le mouvement étudiant. De l'université, sont sortis dans tous les pays latino-américains, des groupes de spécialistes en économie et en sociologie qui ont mis leurs connaissances au service du prolétariat, le dotant, dans certains pays, d'une orientation intellectuelle qui leur avait généralement fait défaut. Finalement, les protagonistes et les auteurs les plus enthousiastes de l'unité politique par la Réforme Universitaire, conserveront par ce biais leur lien avec le mouvement dans tout le continent, autre signe de la réalité de la «nouvelle génération».

Considérations finales

Tout au long de notre exposé, nous avons pu observer différents aspects d'un long dialogue ininterrompu entre des intellectuels de part et d'autre de l'Atlantique, dialogue favorisé par la présence d'intellectuels latino-américain en Europe, et par la participation des Européens à des structures de sociabilité dans le sous-continent, pendant les premières décades du XXe siècle. Dans des circonstances et à des époques différentes, les Ups ont symbolisé la rencontre de deux groupes sociaux émergents : les intellectuels et les élites ouvrières. Dans ces espaces surgissent des questions persistantes : savoir quel type de culture et quelles méthodes d'enseignement sont les plus adéquats pour rompre les chaînes de l'ignorance; quelle lutte des classes ou quelles fusions de classes envisager; comment améliorer la situation et/ou répandre l'esprit critique dans les classes laborieuses ? Tout au long des dernières décades du XIX siècle, le souci principal des gouvernements, inspirés par les Lois Jules Ferry (1881) consistait à donner une éducation primaire obligatoire, gratuite et laïque pour tous. Les expériences générées par les Ups officielles en Amérique latine nous montrent que la

⁵⁰ Voir également : « A los alumnos de la Universidad Popular de Guatemala » (París, mars 1925), reproduit dans : *París 1924-1933. Periodismo y creación literaria*, UNESCO-CONACULTA. México, 1989; colección Archivos, núm. 1; édition critique et coordination de Amos Segala, pp. 20-22.

vision des intellectuels reste encore attentive aux paradigmes venant d'Europe, il serait vain de chercher une source unique ou une correspondance de contenus. Cependant, il serait téméraire de parler d'innovation.

Dans cette perspective, il est possible de faire ressortir plusieurs coïncidences entre les Ups étudiées ici. Pour la première fois, des hommes de lettres –dans leur grande majorité de jeunes universitaires– se réunissent autour d'un projet commun, dirigé vers des organisations de travailleurs manuels, et interviennent dans le débat public pour diffuser un esprit critique et apporter une éducation aux travailleurs. Les Ups, pour éphémères qu'elles aient été, constituent des tribunes où apparaissent des intellectuels d'une nouvelle génération. La plupart du temps, les Ups, d'inspiration démocratique, surgissent sous des dictatures ou des régimes politiques autoritaires dans le sous-continent. Elles sont le fruit d'une connexion entre des intellectuels et des organisations de travailleurs, les premiers motivés par la croyance en l'incapacité politique des seconds. Dans tous les cas, les Ups comptent avec un organe de diffusion. Dans la majorité des Ups, prévaut la divulgation de notions scientifiques et humanistes, au détriment d'un plan d'action révolutionnaire. A la tête des Ups, se trouvent généralement des intellectuels de premier rang (Vasconcelos, Miguel Ángel Asturias, Mariátegui, Julio Antonio Mella, Carlos Quijano), pas des ouvriers. Les Ups partagent une recherche d'indépendance face aux gouvernements, n'acceptent pas de subventions, et les organisateurs prévoient leur propre liste d'enseignants, en même temps qu'ils laissent les Ups à la marge des conflits politiques, lieu de la véritable éducation populaire. Dans les programmes des Ups, prédominent les études sociales et l'importance concédée à l'hygiène, afin de combattre l'alcoolisme et d'améliorer le quotidien des travailleurs. Sans exceptions, les Ups sont laïques et gratuites, les enseignants sont volontaires, et les institutions n'accordent pas de titres ni de certificats. Les responsables de ces structures ne sont pas toujours des universitaires, et les professeurs participent au programme des conférences. Les locaux des Ups sont distincts de ceux des universités traditionnelles, ils peuvent être les propres locaux des organisations ouvrières. Dans chaque Up, les ouvriers et les représentants des classes moyennes, partagent le même savoir intellectuel. D'autre part, on ne trouve pas d'organisation régulatrice des Ups sur le sous-continent. Il est à souligner également que sont absentes les femmes, même si des figures comme Gabriela Mistral et Magda Portal participent à des revues.

Bibliographie

AJO, G. y SÁINZ DE ZÚÑIGA, C. M. 1957-1958. *Historia de las universidades hispánicas: orígenes y desarrollo desde su aparición hasta nuestros días*. Madrid: Centro de Estudios e Investigaciones Alonso de Madrigal.

- ASTURIAS, Miguel Ángel. 1925. "A los alumnos de la Universidad Popular de Guatemala (París, marzo), reproducción en *París 1924-1933, Periodismo y creaciónliteraria*, edicióncrítica y coordinación de Amos Segala. París: UNESCO-CONACULTA, colecciónArchivosnúm. 1, 1989, pp. 20-22.
- ASTURIAS, Miguel Ángel. 1926. Memoria de la Universidad Popular (11 de diciembre), *Ibid*, pp. 136-137.
- BAINES, John M. 1972. *Revolution in Paris : Mariátegui and the Myth*, Alabama : University of Alabama Press.
- BIAGINI, Hugo. 1997. "Un sugestivo camino en blanco: los primeros congresos de estudiantes americanos", en Estudios Latinoamericanos (Chile), *Solar* no, 7, pp. 83-90.
- BROUSSON, Jacques. 1928. *Itinéraire de Paris à Buenos Ayres*. Paris : Cres.
- CANCINO, Hugo. 2004. "El movimiento de la reforma universitaria en Córdoba, Argentina, 1918. Para una relectura de su discurso ideológico", en *Sociedad y Discurso*, no. 6. Disponible sur <http://www.discurso.aau.dk/> (consulté le 01.11.2011).
- CARRERA, Mario Alberto. 1975. *¿Cómo era Miguel Ángel Asturias?* Guatemala: Ediciones de la Casa de la Cultura "Flavio Herrera" de la Universidad de San Carlos.
- CASAÚS ARZU, Marta Elena y GARCÍA GIRALDES, Teresa. 2010. *Las redes intelectuales centroamericanas: un siglo de imaginarios nacionales (1820-1920)*. Guatemala: Editores F & G.
- CHANG-RODRÍGUEZ, Eugenio. 1957. *La literaturapolítica de González Prada, Mariátegui y Haya de la Torre*; introducción de Germán Arciniegas. México: Edicionesde Andrea, colección Studium-18.
- CHARLE, Christophe. 1968. *La République des universitaires, 1870-1940*. Paris : Seuil.
- CHARLE, Christophe et VERGER, Jacques. 1968. *Histoire des universités*. Paris : PUF, collection Que sais-je? No. 31.
- CHAVARÍA, Jesús. 1979. *José Carlos Mariátegui and the Rise of Modern Peru, 1890-1930*. Alburquerque : University of New Mexico Press.
- CHEYMOL, Marc. 1976. (Thèse présentée pour l'obtention du Doctorat d'État) *Miguel Angel Asturias et la France. Un séjour décisif, Paris 1924-1933*. Paris : Université de Paris IV – Sorbonne.
- CÓRDOBA PÉREZ, Fernando. 1971. "El movimiento anarquista en México, 1911-1921"(tesis para obtener el título de licenciado en Sociología). México: Facultad de Ciencias Políticas y Sociales, UNAM.

- DELESALLE, Paul. 1911. *Les bourses du travail et la C.G.T.* Paris : Collection du mouvement ouvrier.
- DEL MAZO, Gabriel. 1955. *Reforma universitaria y cultura nacional*; 4^a edición. Buenos Aires: Editorial Raigal.
- FELL, Claude. 1989. *José Vasconcelos. Los años del águila (1920-1925). Educación, cultura e iberoamericanismo en el México postrevolucionario*. México: Universidad Autónoma de México.
- FOLLARI, Roberto. 2008. *La selva académica: los silenciadoslaberintos de los intelectuales en la universidad*. Rosario: Homo Sapiens.
- FRANCO, Jean. 1967. *The Modern Culture of Latin America : Society and the Artist*, New York / Washington / London : Frederick Praeger Publishers.
- GARCIADIEGO, Javier. 1996. *Rudos contra científicos*. La Universidad Nacional durante la Revolución Mexicana. México; Colmex / UNAM.
- GARCÍA MORALES, Alfonso. 1992. El Ateneo de México (1906-1914). *Orígenes de la cultura mexicana contemporánea*, Sevilla: CSIC.
- GRAMSI, Antonio. 1947. «Socialismo e Cultura; l’Università popolare », en *Scritti politici 1*.
- GUITTARD, Jean-Michel. 1982. Répertoires des theses franaises relatives au monde ibérique et ibéro-américain, des origines à 1980; préface de Bernard Lavallé. Paris : Klincksieck; collection des mélanges de la Bibliothèque de la Sorbonne.
- HAMELIN, David. 2001. «Les Bourses du Travail». Entre l'éducation politique et la formation professionnelle», *History Workshop Journal, Spring*.
- HAYA DE LA TORRE, Víctor R. 1926. “Romain Rolland”, *Europe*, num. 38, 15 février, pp. 202-208.
- HENRÍQUEZ UREÑA, Pedro. 1969. *Universidad y educación*. México: UNAM.
- HERRERA, Diego. 2010. (Tesis) *Las escuelas libertarias en el contexto de estructuración y consolidación del sistema educativo argentino 1898-1915*. Buenos Aires: Universidad de Buenos Aires. Disponible sur <http://historiadelaeducacion.blogspot.ca/2011/06/diego-herrer-tesina-escuelas.html> (consulté le 07.05.2012).
- HEYNSEN, Luis E. 1927. “Romain Rolland”, *Estudiantina*, año III, no. V-VI. La Plata, février.
- KRAUZE, Enrique. 1985. *Caudillos culturales de la Revolución Mexicana*. México. SEP / Siglo XXI Editores.

- LEMPÉRIÈRE, Annick, LOMMÉ, Georges, MARTINEZ, Frédéric et ROLAND, Denis (coord.). 1998. *L'Amérique Latine et les modèles européens*. Paris : L'Harmattan.
- LOTTIN, Alain (Coordonné par). 2001. *L'Université populaire de Lille. Un siècle d'histoire 1900-2000*. Lille : La Voix du Nord – Université populaire de Lille.
- MAÎTRON, Jean (sous la direction de). 1986. *Dictionnaire du mouvement ouvrier français*. Paris : Les éditions ouvrières.
- MARIÁTEGUI, J. C. 1927. "El rumbo de la Universidad Popular", *Claridad*, año 1, no.4, p. 5.
- MARIÁTEGUI, J. C. 1926. "Romain Rolland", dans *Variedades* du 11 septembre. Le texte est extrait de *Signos y obras*, VIII, pp 125-131.
- MARTINENCHE, E. 1911. *L'Université française et l'Amérique Latine*. Paris : Cahors & Alençon, Imprimeries Coueslant.
- MCWILLIAM, Neil. 1993. *Dreams and Happiness. Social Art & the French Left, 1830-1850*. Princeton University Press, Princeton and Chichester.
- MCWILLIAM, Neil. 1918. *L'Amérique Latine et la guerre* [Extrait du *Bulletin de l'Amérique Latine*, mars-avril 1918]. Paris : Groupement des Universités et Grandes Écoles de France pour les Relations avec l'Amérique Latine.
- MELLA, Julio Antonio. 1927. "El cuarto aniversario de la Universidad Popular 'José Martí'", *El Machete*, México, 3 décembre, no. 91. Texte reproduit in MELLA, Julio Antonio (1978) *Escritos revolucionarios*; prologue de Fabio Grobart. México: Siglo veintiuno; colección América Nuestra.
- MERCIER, Lucien. 1986. *Les universités populaires : 1899-1914. Education populaire et mouvement ouvrier au début du siècle*; préface de Madeleine Rebérioux. Paris : Les Éditions Ouvrières, collection Mouvement Social.
- MILLAR, Nicola. 2008. *Reinventing Modernity in Latin America. Intellectuals Imagine the Future, 1900-1930*. New York : Palgrave Macmillan.
- MOLLOY, Sylvia. 1972. *La diffusion de la littérature hispano-américaine au XXe siècle*. Paris : P.U.F.
- NIZAT, G. 1962. *Anatole France. Polémiste*. París : Seuil.
- PALACIO MORINI, Leopoldo. 1908. Las universidades populares. Valencia: F. Sempere y Compañía Editora.
- PARIS, Robert. 1981. *La formación ideológica de José Carlos Mariátegui*; traducción por Oscar Terán. México: Ediciones pasado y presente, no. 2.

- PEREIRA, Armando (Coordinateur). 2004. *Diccionario de la Literatura mexicana. Siglo XX*; segunda edición. México: UNAM.
- PORTOCARRERO, G., Ricardo. 1994. Introducción a Edición en Facsímile de *Claridad. Órgano de la Federación Obrera Local de Lima y de la juventud libre del Perú*. Lima: empresa editora Amauta, S. A.
- PORTANTIERO, Juan Carlos. 1978. *Estudiantes y política en América Latina, 1918-1938. El proceso de la reforma universitaria*. México: Siglo XXI Editores.
- REBÉRIOUX, Madeleine. 1974. "Le socialisme français de 1871 à 1914", en Droz, Jaques (dir.), *Histoire générale du socialisme*, t. II : de 1875 à 1914, pp. 133-236. Paris : Seuil.
- REBÉRIOUX, Madeleine. 1975. *La République radicale?* París : Seuil.
- ROSADA, MariaGrazia. 1975. *Le Università Popolari*. Roma: Editori Riuniti.
- SCHWARTZMAN, Simon. 1980. *Ciência, universidade e ideologia : A Política do Conhecimento*. Rio de Janeiro: Zahar Editores.
- SÉRIS, Christiane. 1989. "Microcosmes Dans la capitale ou l'histoire de la colonie intellectuelle hispano-américaine à Paris entre 1890 et 1914", en André Kaspi et Antoine Marès. *Le Paris des étrangers depuis un siècle*. Paris : Imprimerie nationale.
- SIGAUT, Olivier et PREMAT, Christophe. 2009. "La difusión des universités populaires en France (1898-1914)", publicado en "Coloquio 'Formas y espacios de la educación en la Europa mediterránea'". Casa de Velázquez, Madrid/UNED/Ministerio de Educación de España.
- SKIRIUS, John. 1975. *El ensayo hispanoamericano del siglo XX*. México: Fondo de Cultura Económica.
- TEJERA, Humberto. 1943. *Maestros Indoiberos*. México: Ediciones Minerva.
- TERÁN, Oscar. 1985. *Discutir Mariátegui*. México: Universidad Autónoma de Puebla.
- TORRES AGUILAR, Morelos. 2009. "Extensión Universitaria y Universidades Populares: El Modelo de la Educación Libre en la Universidad Popular Mexicana (1912-1920)", en *Revista Historia de la Educación Latinoamericana*, no. 12, Tunja, Universidad Pedagógica y Tecnológica de Colombia, RUDECOLOMBIA.
- UNIÓN DE UNIVERSIDADES DE AMÉRICA LATINA (UDUAL). 1999. *Historia de las universidades de América Latina*. Naucalpan, Estado de México: Colección UDUAL.
- VAN ACKEN, Mark. 1999. Los militantes. *Una historia del movimiento estudiantil universitario desde sus orígenes hasta 1966*. Montevideo : FCU.

- VASCONCELOS, José. 1987. *Vasconcelos y la universidad*; selección de textos de Álvaro Matute México: Textos de Humanidades, 36, Difusión Cultural /UNAM.
- VILAR, Pierre. 1974. «Le socialisme espagnol des origines à 1917», in Jean Droz, *Histoire Générale du socialisme*, tom. 2/de 1875 à 1918. Paris : Quadridge/PUF, ch. VI.
- VON REICHENBACH, María Cecilia et all. 2004. “Universidad y sociedad. Orígenes de la extensión universitaria en Física en Argentina”, *Revista da SBCH*, Río de Janeiro, vol. 2, no. 2, jul / dec, pp. 90-103.
- WING-CHING, S. 2001. “Julio Antonio Mella y las universidades populares”, ponencia presentada en las jornadas martianas, La Habana, Cuba, pp. 15. Disponible sur : <http://es.scribd.com/doc/25114631/WING-CHING-I-Julio-Antonio-Mella-y-Las-Universidades-Populares> (consulté le 31.07.2012).
- WINOCK, Michel. 1999. *Le siècle des intellectuels*; nouvelle édition revue et augmentée. Paris : Éditions du Seuil.